

Vedettes

Après "DOUCE" et "CHIFFON"
voici Rosine qu'incarne l'adorable
ODETTE JOYEUX
dans "LES PETITES DU QUAI AUX
FLEURS" le nouveau film de Marc
Allégret qui passe en exclusité
dans cinq grands cinémas parisiens.
(Photo U.F.P.C.)

5^e ANNÉE — LE SAMEDI
27 MAI 1944 — N^o 179 et 180
55, AVENUE GEORGE V, PARIS-8^e

JO BOUILLON ET SES GIRLS

Jo Bouillon et son orchestre font actuellement une petite infidélité aux ondes de la Radio-Nationale. Ils sont pour 15 jours à la Gaité-Lyrique où, à la faveur d'un jeudi de la Loterie Nationale, ils avaient déjà pu prendre l'air de la maison et où on peut les voir... et les entendre ; car ce n'est pas un simple concert de jazz qu'ils présentent, mais un véritable spectacle composé de sketches musicaux et parodiques dont certains, comme « Les Six Revenants » de Cami, « Le Cirque » et l'inénarrable « Reine des Dieux », un opéra-bouffe du plus haut comique, sont déjà connus des amateurs de music-hall. On y entend naturellement les pensionnaires de Jo Bouillon : la frêle Nelly Kay qui chante de sa voix pure des petits couplets pleins de poésie ; Boby Forest, dynamique ; Patou, loufoque ; Julien Ferran, à la voix suave, et Jean Dony, le chanteur de charme ath-

létique qu'on a surnommé le Tarzan de la chanson. Mais la chose ne ferait pas matière à écho si Jo Bouillon n'avait, pour la première fois en France, adjoind à son orchestre un groupe de girls.

Martyr du poignet

Il y avait foule l'autre jour devant la librairie Sinfonia, aux Champs-Élysées, à croire que le libraire mettait en vente un stock d'exemplaires de « Corps et Ames », de M. Van der Meersch, ou du « Soulier de Satin », de M. Paul Claudel, livres qui, comme chacun sait, sont aussi introuvables qu'un régime de bananes ou du vrai café. On y voyait des midinettes en grand nombre et de jeunes gens boutonneux, mêlés à quelques zazous du type classique. Mais alors que faisaient ces gens-là devant une librairie ? Ils venaient adorer l'éternel... en l'occurrence André Claveau qui distribuait la manne sous forme de photographies dédicacées... Et pendant une heure, le chanteur signa,

signa, signa jusqu'à en ressentir une douleur au poignet.

ATTRISTANT !...

Les petites filles qui avaient envahi le magasin, se poussaient, se battaient pour s'approcher d'André Claveau. Après quoi, le plus joliment du monde, certaines s'évanouissaient d'émotion. A côté de nous, une jeune admiratrice, blême, les yeux écarquillés, serrant sur son cœur le précieux portrait dédicacé, répondit d'une voix tremblante à une camarade qui la pressait de partir : « Non, pas tout de suite... Je veux le voir encore... »

Et pendant qu'André Claveau, qui n'était pas loin de se croire un grand homme, cherchait à varier les formules, nous avons pensé que si par hasard M. Alexis Carel, auteur du plus grand livre qui ait été écrit depuis cent ans, venait signer son dernier ouvrage, pas un de ces jeunes hommes, pas une de ces jeunes femmes ne se déplaceraient peut-être...



Photo M. Bernard.

Béby renonce au cirque...

Béby a quitté Médrano. Il a abandonné ses énormes godasses, sa montre-réveil de poignet, ses invraisemblables costumes à carreaux, sa perruque surmontée d'une fleur rouge. La raison ? Béby n'aime pas les spectacles intermittents. — Un jour, on joue ; trois jours, on ne joue pas... alors, je m'ennuie. Un clown qui s'ennuie ne peut pas être drôle... Il l'était. Aucune de ses entrées, aucun des sketches joués avec son partenaire Maïss, ne nous ont laissés indifférents.

Béby ne devint Auguste qu'à la fin de sa carrière — il avait été un casse-cou et un écuyer d'envergure — cependant, il était clown né. Maintenant, à Castres, dans sa maison bourgeoise, il va redevenir un monsieur comme les autres mais qui, le soir, rêvera de piste, de projecteurs et de bravos.

Et, peut-être, ce rêve nous le ramènera-t-il en des temps meilleurs.

RENDONS A LA SEINE...

« Ce voltairien Paris au vieux foulard de Seine », écrit Paul Fort. Et non pas : « au vieux foulard de scène », comme une copie d'imprimerie l'a fait écrire dans notre dernier numéro à notre collaborateur Guy Breton. Tout le monde avait compris, nous le pensons bien.

tuellement André Claveau. Vous pensez qu'il sera meilleur acteur que Tino Rossi. Je l'espère. D'ailleurs, il n'aurait pas beaucoup de mal.

Claveauphobes. — Ah ! mesdemoiselles, comme c'est gentil d'apprécier mon courage et l'opinion toute personnelle que je donne sur les artistes. Si vous saviez combien de lettres anarchistes j'ai pu recevoir pour avoir parlé en mal d'André Claveau, de Tino Rossi et des autres. Evidemment, on peut avoir honte d'être femmes en voyant les succès excessifs que rencontrent auprès du sexe féminin les chanteurs qui connaissent une gloire si grande, tout simplement parce que nous sommes en pleine époque de médiocrité.

Cinou. — Michèle Dagrey, notre charmante Mademoiselle « Vedettes », est née à Beauvais. Son nom est un pseudonyme. Elle a changé son prénom de Simone pour celui, beaucoup plus moderne, de Michèle. Et le nom qu'elle a choisi provient d'une grande admiration qu'elle nourrissait pour René Dary — dont elle a pris les 2 premières lettres du nom — et pour Georges Grey.

Lany. — Bravo pour votre lettre. Ecrivez-moi très souvent. Vous ne pouvez

PARIS-ORLÉANS

L'histoire de Raymond Cordy

Raymond Cordy se promenait dernièrement sur la place du Martroi à Orléans. Et « Vedettes », dont les collaborateurs se promènent dans toute la France à l'affût d'une information ou d'un écho intéressant, l'a rencontré. Après nous avoir dit qu'il jouait avec Madeleine Fromet, sa femme, Serge Rolla et Dréan dans une revue du benjamin des chansonniers, Jeanmis Blanche, le sympathique acteur voulut bien nous conter une histoire :

Au cours d'une soirée mondaine, on parle des défauts et des qualités. Une petite dame s'écrie : « Oh ! moi, je n'ai pas de défaut... Je ne suis pas bavarde, je ne suis pas méchante, je ne suis pas infidèle, je ne suis pas avare, je ne suis pas gourmande... » Et puis, elle ajoute en souriant : « Mais je suis menteuse... » Ce qui flanque tout par terre.

... et la nôtre

Quittant Raymond Cordy et faisant le tour de la place du Martroi, où s'élève la célèbre statue de Jeanne d'Arc, il nous revient à l'esprit l'histoire suivante :

Un aristocrate du marché noir est allé visiter Orléans.

Photo Lido



De retour chez lui, il raconte son voyage : « Très belle ville... Des restaurants clandestins épatants... Beefsteaks comme ça... »

— Et la cathédrale ? demande un ami.

— Pas eu le temps de la voir.

— Il y a, paraît-il, une très belle statue de Jeanne d'Arc, insiste l'ami.

— Ah ! oui. Je l'ai vue.

— C'est une statue équestre, je crois.

Alors l'autre qui ne veut pas se compromettre, avec un geste vague de la main :

— Oui, un peu...

Le Théâtre d'Orléans

Ne quittons pas Orléans sans parler de son théâtre. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à écrire sur l'état lamentable des salles de spectacles en province. A Orléans, le Théâtre Municipal donne l'impression d'être lézardé. D'ailleurs, ayant remarqué à plusieurs reprises que la voix des acteurs ne parvenait pas à passer la rampe, nous en sommes venus à penser que ceux-ci devaient sur l'ordre de la direction modérer leurs éclats de voix pour que le théâtre ne s'écroulât pas comme un château de cartes...

Si les acteurs orléanais se contentent d'un théâtre pareil, c'est leur affaire...

TOUS LES SOIRS ALI-BABA INVITE LES QUARANTE VOLEURS A DINER

La preuve ? Il suffit d'aller dans la loge de Florent Décharneux, au Cirque d'Hiver, entre la matinée et la soirée. On les trouvera, mangent tous ensemble, vers six heures et demie, le repas envoyé par le bistrot du coin. Comme il y a peu de place, on se serre. Heureusement, à cause des restrictions, les quarante voleurs ne sont que dix-neuf. Les uns mangent sur la table, les autres dessous. En se tassant encore — le métro nous a habitués à des compressions plus violentes — on peut accueillir aussi Yousouf, le Calife Haroun al Rachid et ses deux favorites, Gise Mey et Huguette Lamballe.

Ali-Baba, en réalité, était de connivence avec les quarante voleurs. On nous a menti.

tiste moyennant quelques paquets de cigarettes, je suis au regret de vous dire que devant une offre de ravitaillement quelle qu'elle soit, il ne m'est pas possible de communiquer les adresses. Croyez que j'en suis fort peiné, car vous trouvez en moi un fumeur invétéré.

Pigeon. — S'il est impossible de trouver dans votre pays les mémoires de Jean Tossier, je crois qu'il en est de même à Paris. Et si vous interrogiez Jean Tossier, sans doute ne se souviendrait-il pas lui-même de ses propres mémoires. C'est un homme distrait comme tous les rêveurs et les poètes. Je lui ai conseillé de ne pas manquer d'écrire les mémoires de ses mémoires afin qu'il nous reste quelque chose de lui.

Janine. — Mon très sympathique directeur m'a transmis la lettre que vous lui avez adressée. Je vous remercie vivement d'avoir associé à votre signature le nom de dix de vos camarades. C'est vraiment très gentil de m'avoir réclamé avec autant d'insistance. Voyez-vous, comme je l'ai dit, je n'étais pas malade mais simplement fatigué. Maintenant, je sévis de nouveau, toujours très en forme, avec du soleil plein mes poches et des petits oiseaux dans mes cheveux. Comme ça, il

ne manquera plus rien au journal. Merci, et à bientôt !

Henri. — Fernand Gravey tourne en ce moment avec René Saint-Gyr, Yvette Lebon, Georges Marchal, Gisèle Casadesu, Jacques Castelot, Raymond Bussière et d'autres artistes encore, très aimés du public, un film à costumes sur le Dauphin de France, « Paméla (L'énigme du Temple) », mise en scène par Pierre de Hérain, adaptation de Pierre Lestringuez d'un ouvrage dramatique de Victorien Sardou. C'est une production Camille Tranché.

Janine. — J'ai déjà très souvent parlé de Jean Marais, et il me semble avoir tout dit sur lui. Si vous êtes une lectrice de notre journal, vous n'aurez qu'à fouiller dans nos vieux numéros.

Jacqueline. — Je ne suis ni tout petit, ni tout maigre, ni tout chauve avec une grande barbe, de grosses lunettes et un esprit très méchant. Et je ne me trouve pas beau. Comment suis-je ? Eh ! bien, ne croyez pas que je suis prétentieux parce qu'on a voulu que l'on m'appelle « Bel Ami », et, pour vous le prouver, je signerai désormais :

VOTRE AMI.



Photo Suain.

De nouveaux comédiens sont nés

Les élèves du Cours Mohière, que dirige Tonia Navar, ont donné chez elle, le dimanche 14 mai, leur audition de fin d'année. Ce fut une brillante réunion devant un jury comprenant des comédiens, des metteurs en scène de théâtre et de cinéma, des auteurs dramatiques tels que Marc Allégret, Cécile Sorel, André Cayatte, Paul Achard, Alexandre Zwohada, Mahé, directeur des Productions Miramar, Pierre Feuillère, Eddy Guillaïn, Beaulieu, Jacques Hébertot, etc.

Parmi les meilleurs élèves on applaudit plus particulièrement : Adrienne Alain, Jacques Sylvaïn, Christiane Peltier, Nicole Claire, Hubert Simon, H. Chapelot, Anny Relly, A. Defoligny, P. Delorme, J. Frémy, Gina Laury, Arlette Valéry, Cora Laura, Gilbert Veynes et la petite Virginia qui, à la suite de cette audition, a été engagée par la Continental Films.

Courrier de Vedettes

Miché. — Nous acceptons toujours de transmettre aux artistes les lettres que vous nous envoyez pour eux. Mais, de grâce, soyez toutes très gentilles, adressez-nous vos lettres sous double enveloppe, la première au nom de notre journal et la seconde simplement au nom de l'artiste.

Ninette. — Il ne s'agit pas d'un bombard quand on dit que Georges Guétary est Grec. C'est un Grec qui se donne des allures de Basque, ce qui ne manque pas tellement d'originalité.

Avenir. — J'ai rarement reçu une lettre aussi soignée et aussi logique que la vôtre. Indéniablement, vous avez de grandes qualités de style. Votre façon d'écrire me semble très adroite. Il y a parfois dans vos phrases une pointe de malice et d'ironie souriantes. Je vous trouve très spirituelle quand vous dites :

« J'ai horreur du bal, de l'accordéon, et de Pierre Blanchard... » Je ne demande pas mieux de vous être utile si je le peux vraiment.

Raymonde. — Josette Daydé vient d'avoir la jaunisse à la suite d'une grippe. Moi aussi, j'adore Georges Guétary. Effectivement, on le rencontre souvent avec Jacqueline Cadet. Ils ont l'air assez intime...

Claveauphiles. — Je ne vois pas comment on peut comparer un seul instant votre cher André Claveau à Damia. Pour des admiratrices passionnées, je trouve plutôt que ce rapprochement n'est pas très gentil. Ces deux artistes ont un genre très différent. Personnellement, je n'aime pas Yvon Jean-Claude, ni Armand Mestral ni Clément Duhour. Quant à Charles Trenet, je n'ai pas l'impression qu'il chante des choses grotesques. Je vous souhaite de pouvoir en faire autant. Au moins, vous auriez la chance de comprendre les poètes. Evidemment, Jean Lumière et Jean Lambert sont un peu ternes. S'il me fallait choisir entre Jean Tranchant et Johnny Hess, je désignerais plutôt ce dernier, car il est beaucoup plus vivant. Moi aussi, j'attends avec impatience la sortie du film que tourne ac-



Trois petits toeurs

avec
GASTON BATY



Au Pavillon de Marsan, Gaston Baty a installé ses chères marionnettes, pour lesquelles il a abandonné ses bons comédiens.

George Sand, qui s'y connaissait, avait coutume de dire : « La Marionnette plaît au enfants et aux gens d'esprit... »



GUIGNOL est très à la mode, cette saison. Il triomphe à la fois sur la scène de l'Opéra, dans le nouveau ballet de Serge Lifar, et au Salon de l'Imagerie, où Gaston Baty présente, depuis quelques jours, son premier spectacle de marionnettes.

Ainsi, le directeur du Théâtre Montparnasse vient de réaliser son rêve le plus cher : depuis deux ans il travaillait à une nouvelle technique des pupazzi, et consacrait aux marionnettes à gaine la plus grande part de son activité. Il ne renie pas son passé, il porte son effort plus loin, simplement : « A la frontière, dit-il, où s'arrête le pouvoir d'expression du corps humain, le royaume de la marionnette commence... » Le comédien ne pouvait pas lui ouvrir aussi largement les portes de l'irréel, et lui révéler ce monde imaginaire que franchissent, sans passeport, ceux qui ont conservé la pureté de l'enfance, et gardé leur fidélité aux fées, au merveilleux, et au mystère... Pour Gaston Baty, la marionnette n'est pas un but, mais un moyen d'expression, une façon de s'évader de toute humanité vers de mystérieuses attirances.

Au Pavillon de Marsan, Baty a fait installer, entre deux torchères et des tapisseries des Gobelins, un véritable théâtre pour marionnettes à gaine, ses enfants préférés... C'est là que les six manipulateurs, qu'il a mis deux années à former, font vivre les 48 comédiens de bois de « La Queue de la Poêle », une féerie en trois actes qui dure deux heures. Le texte initial de Siraudin et Delacour, très remanié, est devenu une sorte d'anthologie de la féerie classique. Collamarini a sculpté les poupées qui portent des costumes Louis-Philippe à la Daumier, ou à l'Henry Monnier.

Le pauvre Guignol, tout juste bon à amuser quelques bambins dans nos squares, méritait cette réhabilitation.

Quand le rideau représentant « Le Boulevard du Crime devant les Funambules » se lève sur la scène de Guignol, dont les décors sont équipés comme ceux du Théâtre Montparnasse — et dès les premières mesures de l'orgue de barbarie, le spectateur oublie ses soucis du jour et ses inquiétudes du lendemain. Des souvenirs venus de l'enfance s'éveillent... A l'heure où notre désir d'évasion est une réaction naturelle contre une vie étrangement matérialiste, il est bien agréable de suivre Gaston Baty dans son royaume féérique, dans cet univers enchanté de la marionnette.

Jean LAURENT.

Photos Lido.



Depuis deux ans déjà, six comédiens ont travaillé à une nouvelle technique des pupazzi.

Gaston Baty avec ses enfants favoris, retrouve sa patrie élective : le royaume de guignol.

François Fratellini, le père des Craddocks, est un musicien émérite que nous avons tous applaudi bien souvent.

Ayant reconstitué des souks, la famille de clowns prend ainsi son café national après chaque déjeuner.



Ces trois jeunes garçons modèles sont sur la scène trois véritables démons déchainés



Photo Lido



LS apparaissent sur la scène, démons rieurs et funambulesques. Au lieu de leurs costumes de marins et de leur maquillage discret on imagine fort bien les Craddocks sous le masque enfariné du clown blanc ou la trogne rouge de l'Auguste. C'est qu'ils

sont nés clowns et fiers d'être issus de la belle lignée des Fratellini.

Ne les interrogez pas sur eux-mêmes, ils reviendront invariablement au sujet qui leur est le plus cher : leurs glorieux aînés.

— Nous les admirons beaucoup plus maintenant que nous travaillons nous-mêmes, me disent-ils. Nous savons combien notre métier est dur. Or, François, notre père, a 65 ans maintenant, nos oncles en ont 60. Ils ont fait rire le monde entier, ils ont joué devant des rois, ils se sont dépensés sans compter pour les enfants pauvres et pour les déshérités. Et ceux qui sont les doyens des clowns obtiennent toujours le même succès. Leur existence est un modèle sur lequel nous voulons copier la nôtre. Ils ont su rester unis et mener, à côté de leur profession, une vie simple et familiale. Tous trois nous avons débuté dans un de leurs accessoires : une certaine contrebasse qui, dégoutée de jouer faux, débambule toute seule. Cette boîte en zinc est le domicile momentané du plus jeune des fils, des neveux ou des petits-fils, et jamais ils n'ont manqué d'un gosse de six ans qui soit de taille à entrer dans la fameuse contrebasse. Nous sommes trente-six à y avoir passé, ce sont nos enfants à nous qui y passent maintenant... Des souvenirs sur les Fratellini?... Il y en a tant! Lors d'une soirée, au moment où ils entraînaient en piste, une flamme court le long des gradins et une voix cria « Au feu ». En faisant une série de culbutes, ils se mirent à expliquer : « Vous avez marché? C'est une blague, une bonne blague! » Et ils enrayèrent ainsi la panique... Certain jour, nous arrivâmes en Hollande. Nous, les jeunes, voyageons en troisième. Au moment de les rejoindre, nous en fûmes empêchés par la foule. Nous nous décidâmes à partir directement à l'hôtel, avec les bagages. Mais la rue principale était gardée par des agents. Quelqu'un d'important devait suivre ce parcours. Des calèches circulaient devant nous et nous vîmes, entourés par les hauts dignitaires de la Cour passer... les Fratellini. »

Michèle NICOLAI

LES FRATELLINI

vus par les

CRADDOCKS

On le voit, les Craddocks sont clowns aussi bien à la ville qu'à la scène.





LE THÉÂTRE de HAMBOURG

90 ans après



C'EST en 1854 que Frédéric Hebbel écrivit « Gygès et son Anneau » que le Théâtre de Hambourg vient de jouer à l'Odéon. En effet, ayant longtemps vécu à Paris — où il termina, du reste, sa « Marie-Madeleine », drame qui fut joué chez nous à différentes reprises — c'est à la Comédie-Française que Hebbel destinait son Gygès. Mais le projet n'aboutit pas, et ce n'est que quatre-vingt-dix ans plus tard que Paris a pu applaudir une œuvre à lui destinée par son auteur. Le sujet, tiré d'une fable de Hérodote, avait, d'ailleurs, tenté Théophile Gautier qui lui consacra une nouvelle, et plus récemment André Gide dont le « Roi Candaule » connut un beau succès littéraire.

Le spectacle offert par le Théâtre de Hambourg était intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, parce qu'il illustre de façon éclatante la décentralisation théâtrale en Allemagne, où bien des théâtres de province rivalisent heureusement avec les scènes berlinoises. N'en avons-nous pas eu un autre exemple avec cette « Iphigénie » de Goethe que le Théâtre de Munich joua aux Français? Ensuite, ces comédiens hambourgeois sont, en quelque sorte, les successeurs du premier théâtre allemand qui ait été digne de porter ce nom : jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les cours allemandes ne connaissaient que des troupes de comédiens ambulants qui jouaient sur des scènes de fortune un répertoire composé principalement d'œuvres françaises traduites ou adaptées en allemand. Enfin — comme aurait pu le dire un Boileau d'outre-Rhin — « ...Enfin, Lessing vint, et le premier en Allemagne... », fonda un théâtre, à Hambourg où, en 1767, il fit jouer sa première comédie : « Minna de

Barnhelm ». L'homme et son œuvre donnèrent l'impulsion dramatique au pays : une littérature théâtrale autochtone fleurit, un mouvement dramatique se dessine, dont sortira le théâtre de Schiller, de Goethe, etc. Mais l'œuvre, source du théâtre allemand, demeure « La Dramaturgie hambourgeoise » où Lessing réunit ses critiques, ses préceptes, toute sa vision de l'art dramatique.

C'est donc avec un intérêt tout particulier que le public parisien assista aux représentations de « Gygès et son Anneau », magnifiquement interprété par une troupe d'élite dont deux noms se détachent : Karl Wüstenhagen et Maria Wimmer. L'unique décor fut exécuté à Paris, par Emile Bertin, sur une maquette venue de Hambourg et due au talent de Karl Gröning. Le drame de Hebbel se déroule dans un seul décor, les effets de changement sont obtenus par l'éclairage ou par des rideaux de tulle — l'une des particularités de ce théâtre, toujours à l'affût de la simplification au service de l'art. Enfin, cette visite hambourgeoise est aussi une politesse rendue à la scène française : voici quelques lustrés, Coquelin aîné s'en fut sur l'Elbe jouer Molière ! Notons à ce propos que « Le Malade imaginaire », le « Tartuffe » et la « Phèdre » de Racine, traduite par Schiller, font toujours partie du répertoire du Théâtre de Hambourg, où Beaumarchais connaît également un succès impéneux, et où d'autres œuvres d'écrivains français furent représentées avec le même bonheur. Et « Le Sel de la Terre », de Giono, reste parmi les projets les plus chers à Karl Wüstenhagen, comédien, metteur en scène et intendant du Théâtre de Hambourg.

Véra VOLMANE.

1. Maria Wimmer, étoile du Théâtre de Hambourg, actuellement à Paris.

2. « Les Noces de Figaro », vues par les Comédiens Hambourgeois.

3. Karl Wüstenhagen, émouvant roi Candaule, tel qu'on le voit à l'Odéon.

4. 1900 — La belle époque !... Coquelin Aîné à Hambourg. Autrefois.



L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE

LES JEUDIS DE LA LOTERIE NATIONALE

C'est en somme une vraie « saison de variétés » qui, aux jeudis de la Loterie Nationale (Cité-Lyrique) vient de succéder à des manifestations classées « littéraires » et qui comprennent l'exhumation de l'acte d'Anatole France : « La Comédie de celui qui épousa une femme muette », suivie, huit jours après, d'un spectacle purement « Comédie-Française », puisque l'on donnait avec « Feu la Mère de Madame », prestement enlevé par Madeleine Renaud et Pierre Bertin, un acte de Léon Ruth, « Le « oui » des jeunes filles », auquel son principal interprète, Maurice Escande, donnait en quelque sorte le ton de l'illustre maison. Place donc aux impressions de musique !

Un jeune violoncelliste, premier prix du Conservatoire, s'il vous plaît, entre en scène, prélude à une audition ; sa sonorité est exquise, son sens artistique indéfinissable. Il va musicalement nous ravir... Mais non, il se lance dans une fantaisie sportive et nous fait rire ; c'est Maurice Baquet.

La musique également est le prétexte des jeux de scène d'un groupe de jeunes gens dont l'entrain railleur se donne libre cours sur des airs connus : ce sont les « Compagnons de la Musique ».

Ce soir-là, Mlle Roberta, qui porte comme fleur d'argent, une large mèche blanche à ses cheveux, fait applaudir son tour de chant.

Jeudi 17... Ah ! madame, quelles grâces devez-vous à Jacques Morel qui en cinq minutes vous fait entendre les voix de Guétary, de Réda Caïre, d'André Claveau...

Acrobaties burlesques des Marcellis pour qui la chute est un art ; ensemble sportif des Rigodin, gymnastique réglée comme un petit ballet et gaie comme un numéro de clown.

Et le « clou » : Jean et Gerorgette Tissier dans cet acte charmant de Maurice Donnay : « Eux », elle, gentiment adroite ; lui, obtenant, comme à son ordinaire de si savoureux effets pour son comique alangu.

SAINT-PIERRE.

AU THÉÂTRE GRAMONT

« LES MUETS »

« Les Muets » ne sont pas à proprement parler une pièce de théâtre. De l'aveu même de l'auteur, c'est plutôt un conte, un conte poétique qu'il est dangereux d'analyser, car ses héros sont volontairement aussi imprécis que leurs sentiments. Ils vivent en dehors de toute réalité, et dans un monde où la famille, l'argent et les contingences sociales n'existent pas.

L'auteur, Gilles Baratier, a écrit sa pièce à vingt ans. Ses héros sont jeunes comme lui, oisifs, égoïstes. Ils s'aiment, mais ils se torturent par ennui, ou par un étrange mal du siècle, qui rend la jeunesse odieusement bavarde pour exprimer mille et mille futilités, et pudiquement muette dès qu'il s'agit d'extérioriser des sentiments profonds.

Cette forme du romantisme est de tous les temps : on pense à Camille et Perdican, le couple le plus sincère, le plus meurtri, le plus déchiré, le plus révolté, et le plus aimant, de tout le théâtre romantique. Mais Musset, qui n'écrivait pas pour être joué, se donnait pourtant la peine d'expliquer à ses lecteurs pourquoi l'orgueilleuse et douloureuse Camille badinait avec l'amour ; élevée au couvent, des religieuses lui avaient inspiré l'horreur du monde et la crainte de l'amour. Tandis que l'auteur des « Muets » ne nous fait aucune confiance : nous ne saurons jamais pourquoi Sébastien n'avoue sa passion à Hélène que quand elle meurt d'amour dans ses bras. Pendant trois actes, ces jeunes gens cachent leur sentiment sous un flot de paroles. Ils se grisent de mots pour ne pas entendre battre leur cœur.

« Chaque homme tue ce qu'il aime », dit un vers d'Oscar Wilde. Et Sébastien

tue Hélène à coups de paroles inutiles, de théories, d'obstacles imaginaires, alors qu'il suffirait pour la faire vivre de quelques mots simples, de ces mots qu'on devrait avoir eu le temps d'apprendre depuis que les femmes attendent qu'on les leur dise.

Sébastien est très fier de sa jeune expérience. Il se croit blasé comme Fantasio, comme Octave, comme Perdican, parce qu'il a eu trois maîtresses, qui l'ont fait un peu souffrir.

Mais en réalité, Gilles Baratier n'a rien voulu démontrer, mais évoquer un état d'esprit : l'impossibilité d'atteindre, de toucher, le seul monde que l'on voudrait réel à vingt ans, celui des sentiments parfaits.

L'action se passe dans une Italie que l'on ne retrouve peut-être que dans les romans de Stendhal. Et, en fait, les héros des « Muets » sont plus des personnages de roman que de théâtre. Nous voudrions mieux les comprendre, connaître leur état civil, leurs goûts, leur famille, devenir leurs amis.

Hélène aime les arbres et les pois de senteur. Sa servante est sourde et muette. Elle aime Alain, le serviteur de Sébastien, qui possède la même infirmité. Mais est-ce une infirmité ? Le bavardage de Sébastien me semble beaucoup plus grave. Tandis que les domestiques, muets de naissance, expriment entre eux leur amour par leur silence, leurs maîtres cachent leur sentiment sous un flot de paroles...

Voilà une idée de poète d'un symbolisme discret, qui eût enchanté Marivaux.

L'apparition à Florence d'un petit prince italien, amoureux d'Hélène, un petit prince romantique, triste, grave, mais plein de grandeur d'âme, trahit la jeunesse et la fraîcheur poétique d'un auteur que l'on peut classer dans la brillante phalange des « Mussetistes ».

Tout cela est gentil, alerte, plus poétique que théâtral, mais déjà s'affirme un art subtil du dialogue et, par là-dessus, on ne sait quelle séduction à laquelle il est difficile de résister.

★

La mise en scène de Michel Delvet, les décors et costumes d'Yves Bonnat, sont pleins de trouvailles heureuses. Cette terrasse à Florence avec son vélum rayé de rouge et de blanc se découpe sur un ciel bleu violacé du plus heureux effet.

Une distribution jeune défend cette œuvre avec ardeur. La remarquable autorité de Serge Reggiani et son jeu sobre et sincère arrivent à rendre presque humain son personnage de Sébastien, cette ombre torturée par trop de lectures des œuvres de Montherlant. Bernardette Lange n'est plus une révélation. Si physiquement, elle n'est pas tout à fait Hélène — la jeune fille aux pois de senteur qui meurt d'amour — son talent, son intelligence, son naturel ont fait merveille. Pierre Viala est un petit prince mélancolique, distingué et naïf. C'est l'adolescent tendre et triste qui donne à cette œuvre une atmosphère de conte. Je ne vois que du bien à dire d'Anne Morilo, d'Edmond Tamiz et de Jean Gabaldo.

Jean LAURENT.

Sur L'ÉCRAN

LA VIE DE PLAISIR

Le problème de la mésalliance est vieux comme le monde. Il a donné lieu à bien des comédies. Le revocait traité par Albert Valentin. L'auteur nous y présente un personnage très sympathique, riche à plusieurs dizaines de millions qu'il a gagnés dans l'exploitation d'une boîte de nuit à force d'ordre et de travail. Il s'amourache d'une jeune fille de la plus haute noblesse, l'épouse, et, six mois après, écorché par l'immoralité de sa belle-famille et sur la demande de sa femme, se voit contraint de divorcer. Mais l'audience révèle à celle-ci le rôle infâme des siens depuis son mariage, le profit qu'ils ont tiré du roturier, redoreur de blason. Elle l'aime et comprenant la valeur sociale du travail autant que sa vraie noblesse, elle revient à lui sans hésiter.

Sur cette trame solide et typique, les rebondissements abondent inattendus. Dans une suite parfaitement observée, les faits se succèdent à un rythme agréable, toujours égal. Le mérite d'Albert Valentin est surtout d'avoir su présenter son scénario avec légèreté et diversité. Nous sommes au tribunal. L'avocat du demandeur parle. Celui du défendeur lui répond ; et dans le cadre sévère du Palais de Justice accompagnant les deux plaidoiries, les images se déroulent dans un excellent mouvement toutes jolies et très bien mises en scène par Albert Valentin qui a réussi son film avec un bonheur identique à celui qui présida à « L'Entraineuse » et « Marie-Martine », ses deux premières œuvres.

Une excellente troupe a travaillé sous sa direction. A sa tête se trouve Albert Préjean, dont l'intelligence, la sobriété et la sincérité restent les qualités dominantes. Révélation du film : Claude Génia déjà si remarquée dans « L'Honorable Catherine » et dans « Monsieur des Lourdines », se montre ici la plus belle, la plus fine, la plus séduisante de nos jeunes premières. Le cinéma français possède avec elle une recrue de tout premier ordre. Souhaitons qu'il l'emploie bien vite et pour des rôles plus importants encore. Quant à Aimé Clariond, sa classe est telle, et à ce point naturelle son aisance, qu'il est tout simplement parfait. Maurice Escande,

Jean Servais, Roger Karl, Yolande Laffon, Jean Paqui, Yves Deniaud, Roquevert, les entourent très bien.

Cette peinture sans charge d'une aristocratie peu intéressante a été adaptée à l'écran par Charles Spaak qui a aussi écrit les dialogues de cette « Vie de plaisir », remplie de tact et de valeur.

Par intérim : Jean ROLLOT.

LE PONT DE VERRE

Le professeur Dorel, célèbre chirurgien romain est marié à une jeune femme Lucienne, qui éprouve visiblement pour lui plus de tendresse et d'estime que d'amour. Le professeur, accaparé par son métier, n'est pas non plus toujours aussi assidu qu'il devrait l'être auprès de sa femme : en un mot nous devinons dès les premières images que la crise ne tardera pas à éclater.

La crise telle qu'en réalité nous la présentent les auteurs de ce drame n'est pas un éclat violent et photogénique ! Elle évolue en demi-teintes, en sourdine, mais n'en est pas moins aiguë pour cela. Au hasard d'un voyage en avion, Lucienne a rencontré le commandant Marny, pilote et inventeur audacieux et les deux jeunes gens se sont sentis attirés l'un vers l'autre, irrésistiblement. Le film relate l'histoire de leur amour virtuel mais jamais accompli, Lucienne refusant toujours de s'abandonner et restant finalement fidèle au professeur. C'est le triomphe des valeurs stables sur l' aventure.

Il n'est pas certain que ce genre de scénario soit absolument conforme aux règles admises par les dirigeants du cinéma qui préfèrent l' aventure à la logique ! Dans ce cas précis, l'histoire ne manque cependant pas de charme et le metteur en scène Gérard de Angelis qui ne paraît pas avoir de génie, est tout de même parvenu à nous intéresser à ses personnages.

Isa Pola joue le principal rôle avec R. Brazzi, ils sont beaux tous les deux, forment un joli couple, et leur amour manqué nous laisse un petit regret comme toujours le spectacle de la jeunesse gâchée. Car la tendresse triomphante de l'amour, c'est très beau, mais tout de même !...

Pour la

Presse Parisienne

JANY LAFERRIERE

va donner son premier récital de chant



Photo Harcourt.

Le nom de Jany Laferrière n'a cessé de grandir depuis deux ans. Révélé tout d'abord par le cabaret, point de départ habituel de véritables talents, il s'est rapidement imposé à la radio, puis au music-hall. Bobino, l'Européen, l'Étoile, ont successivement présenté au public parisien la belle artiste dont le chaud soprano compte parmi les meilleurs du moment.

Petite-fille du célèbre comédien Laferrière, il était de règle que Jany vint un jour à la scène. Elle y conquit très rapidement une place des plus enviées. Mais le style même de la belle artiste, son élégance, sa distinction, devaient la diriger vers un genre plus défini : le récital; en attendant qu'elle se consacre à l'opérette, voire à l'opéra-comique où sa nature vocale la conduira sans tarder.

C'est dans un cabaret parisien qu'un metteur en scène, la découvrant récemment, l'a engagée à donner des récitals de chant. Homme au goût sûr et au jugement précieux il avait envisagé le succès à venir.

Elle a préparé son premier grand récital fixé au lundi 8 juin, et donné au bénéfice de la Caisse de Solidarité de la Presse Parisienne. Sur la scène aristocratique du théâtre des Ambassadeurs, accompagnée par l'orchestre de Richard Blareau, elle chantera outre la « Sérénade de Schubert » et l'« Ave Maria » de Gounod, des airs de « Butterfly », « La Tosca » et « La Bohème », qui suivront les mélodies et chansons de son répertoire actuel.

Mais, soucieuse d'apporter un élément de diversité à cette séance, Jany Laferrière a tenu à grouper autour d'elle des artistes

de choix. C'est ainsi qu'on pourra applaudir à ses côtés l'exquise Jacqueline Figus qui représentera la danse en ce programme select. On connaît l'admirable numéro de claquettes sur pointes de Jacqueline Figus, une des attractions des plus applaudies ces dernières années à Paris et qui aurait déjà fait le tour du monde si les circonstances ne s'y étaient pas opposées. Au Gala de la Danse, le 1^{er} février à l'Opéra, il obtint un véritable triomphe. Ce numéro de classe internationale a été maintes fois copié ces derniers temps. Mais Jacqueline Figus, créatrice du genre, lui conserve d'autant mieux sa personnalité et sa valeur entière que tous ceux qui ont voulu l'imiter n'ont pu le faire que d'une façon très pâle. Toujours très simple malgré son grand talent, la charmante danseuse — transfuge de l'Opéra, ne l'oublions pas — a déjà prêté son concours gracieux à plus de deux cents galas au bénéfice d'œuvres diverses au cours de ces quatre dernières années. Il n'était que de faire appel à elle une fois encore pour qu'elle réponde en souriant à cette nouvelle invitation. Ainsi les Parisiens pourront-ils avoir encore la joie d'applaudir la technique incomparable de la gracieuse artiste.

À spectacle de classe, présentateur de race : François Périer pressenti a bien voulu accepter la mission qu'on lui offrait. De son côté, Maurice Baquet à la fantaisie joyeuse bien connue, exécutera son numéro bourré de drôleries.

Voilà certes un programme solide et bien constitué, rare, unique même. Donné sous les auspices de la Caisse de Solidarité de la Presse Parisienne, il ne manquera pas de faire accourir le Tout-Paris épris d'art et inlassablement généreux. Jean ROLLOT

6. Au Bois de Boulogne, Jacqueline, qui a chaussé ses fameux chaussons à claquettes, s'en donne à cœur joie.

7. Au bord du lac, sur l'herbe printanière, les pointes reprennent le dessus. Une habitude plus forte que tout.

8. Mais le comble de l'audace, c'est évidemment d'être grimpée au sommet de cet arbre. Et Jacqueline sourit.



2. Au Bois de Boulogne, Jany Laferrière, pour délasser sa chienne Ripette, lui fait faire la belle.

3. Amoureuse du soleil et des arbres, la charmante Jany Laferrière profite d'un rayon de soleil dans un fourré.

4. Un instant de repos pendant la promenade. Cela n'empêche pas l'artiste de penser toujours à son récital.

5. Chez le peintre Yves Bonnat qui vient de faire son portrait (il sera exposé au Salon des Tuileries à partir du 9 juin), Jacqueline Figus a voulu se mêler de faire une retouche!

Photos personnelles.

Photos Lido

ON TOURNE

FÉLICITONS «Eclair-Journal» tout d'abord. Ainsi que nous l'annoncions dans un de nos plus récents numéros, cette importante firme cinématographique, bravant une époque où s'accumulent de jour en jour les pires difficultés, a mis en chantier, dans le même moment, deux films et non des moindres. Et ces deux films, dont l'un a nécessité des extérieurs à Carcassonne, sont encore tournés l'un et l'autre aux studios de Saint-Maurice, avec un soin tout particulier.

« La Fiancée des Ténèbres » est l'œuvre de Serge de Poligny. Il a écrit le scénario avec Gaston Bonheur, et celui-ci en a écrit seul les dialogues.

Roland Sanblanca, compositeur de musique, est venu faire un séjour à Carcassonne, sa ville natale, avec sa femme, sa sœur et son jeune fils. Il rencontre Sylvie, jeune fille mystérieuse et mystique, qui vit avec son père adoptif M. Toulzac, vieillard à l'âme sensible, condamné à rester allongé et qui passe son temps à faire des recherches sur la question des Albigeois assiégés dans Carcassonne. Pourchassés par les Croisés, dans quels souterrains se réfugièrent-ils ? Sylvie, mal vue des gens (n'a-t-elle pas « le mauvais œil » et ceux qui l'approchent ne meurent-ils pas tous), l'aidera dans ses recherches. Mais sa rencontre avec Roland lui donne le goût d'une autre vie. Hélas, un malheur viendra lui rappeler une fois encore qu'elle est maudite et c'est alors que, se consacrant définitivement aux recherches sur les Albigeois, elle découvrira au cours d'un voyage fantastique dans les souterrains de la ville, la splendide cathédrale inexplorée... Mais, suivie par Roland, qui l'avait vue s'engager dans le gouffre, ils seront, l'un et l'autre, victimes d'un éboulement. Échappés par miracle à la mort, ils se retrouvent dans un jardin paradisiaque où ils vont vivre une merveilleuse journée d'amour. Mais Sylvie sait qu'elle porte malheur, aussi s'enfuit-elle vers une existence terne et douloureuse, pendant que Roland, revenu aux siens, se redonne éperdument à la musique qui lui apporte bientôt la gloire.

Pierre Richard-Willm et Jany Holt sont, avec quel talent on s'en doute, Roland et Sylvie. Charpin, Delmont, Gabaroché, Simone Valère, Anne Belval, les entourent dans ce film merveilleux.

Et, diversion complète, revoici André Luguet et Annie Ducaux dans « Florence

est Folle » qu'achève de tourner Georges Lacombe. Nous les retrouvons dans une production follement gaie. En voulez-vous de la gaieté ? des situations bouffonnes, des quiproquos ahurissants ? Considérez plutôt la situation de cet avocat général, sévère et grave, dont la femme, dans le même genre (quel horrible ménage bourgeois !) subit un jour, du fait d'un accident d'automobile, un tel choc cérébral, qu'elle se réveille étonnamment zazou. Elle déclare porter un nom qui n'est pas le sien et se livre, par la suite, à de telles extravagances, affiche de tels goûts, que son honnête magistrat de mari doit partir, avec elle, dans une suite d'aventures toutes plus drôles et compliquées les unes que les autres. Il serait dommage de les raconter ici. Mais le couple de « L'Inévitable M. Dubois » a suffisamment prouvé sa valeur comique pour que l'on s'attende avec « Florence devient Folle » à un film d'un burlesque endiablé. Louvigny, Palau, Marcelle Piraice, Armontel, Yves Deniaud et toute une pléiade d'artistes entourent André Luguet et Annie Ducaux dans cette nouvelle production.

Jean ROLLOT

Aux studios d'Épinay, Robert Bresson, à qui l'on doit le beau film « Les Anges du Péché », met actuellement en scène « Les Dames du Bois de Boulogne », d'après un scénario dont il est l'auteur et qui inspire d'un thème de Diderot, a été dialogué par Jean Cocteau.

Ce n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, un vaudeville, mais une œuvre dramatique au sujet original qui convient admirablement au réalisateur de ce beau film : « Les Anges du Péché ».

Ce film présente l'originalité de ne comprendre que quatre personnages qui sont joués par : Maria Casarès, qui vient de faire ses débuts de comédienne de l'écran dans le dernier film de Marcel Carné, Éliane Labourdette, Lucienne Bogaert et Paul Bernard.

Surmontant les difficultés de l'heure présente, l'excellent réalisateur auteur, par qui a été réunie une équipe technique de premier ordre, poursuit dans le calme la mise en scène d'une production qui s'annonce comme une œuvre de classe et qui a été mise en chantier par Raoul Ploquin, le producteur du « Ciel est à Vous ».

« Les Dames du Bois de Boulogne » sera un fil de qualité si l'on en juge par les antécédents du metteur en scène, du scénariste et du producteur. Germain FONTENELLE

1. Pierre Richard-Willm et Anne Belval dans « La Fiancée des Ténèbres »
2. Dans le même film, Jany Holt joue un troublant personnage mystique.
3. Simone Valère est aussi de cette production. La voici près d'Anne Belval.

5. L'avocat général et sa femme ne semblent par tout à fait d'accord.
6. M. Casarès et L. Bogaert dans « Les Dames du Bois de Boulogne ».
7. Robert Bresson, le metteur en scène, surveille une répétition.



“UN” DU
CARREFOUR
DES
ENFANTS
PERDUS

L s'appelle Michel Barbey. Il n'a que 17 ans. Un jour d'ailleurs, il entra au Centre du Spectacle, puis, après avoir été formé par Rognoni et Pierre Dux, il décida de suivre les cours de Catherine Fontenay. Au moment où Léo Joannon allait commencer la réalisation du « Carrefour des Enfants perdus », il accompagna dans les bureaux de la production un camarade qui devait tourner dans le film. Michel Barbey fut aussitôt remarqué et choisi, pour interpréter un rôle auprès de Sergio Reggiani et de René Dary. C'est donc grâce à ce hasard que Michel Barbey a réussi à composer dans le « Carrefour » un personnage nettement échevelé, bien que sa véritable nature soit celle d'un jeune premier comique...



Madeleine ROUSSET
la mère de
Jacques Dumesnil
n'a que 20 ans...

QUAND j'ai connu Madeleine Rousset, elle était institutrice « quelque part » en Normandie. De larges rubans de vives couleurs ajoutaient à la clarté de ses cheveux blonds. Ce n'était évidemment pas une institutrice comme les autres...

En effet, Madeleine Rousset voulait faire du théâtre et suivait pour cela des cours... A force de travail et de persévérance, elle est arrivée à obtenir des rôles de doublure, dont celui de Colinette qui lui valut de jouer longtemps encore après la création de Micheline Preste. Après la pièce de Marcel Achard elle fut engagée au théâtre Monceau pour jouer Gabrielle dans « Monsieur de Falindor ». Et pour Madeleine Rousset ce fut le début du succès. Un producteur, Guillaume Radot, vint la voir dans sa loge et lui proposa de tourner dans le film « Le Bal des Passants » avec Annie Ducaux et Jacques Dumesnil dont elle serait la mère, une mère qui d'ailleurs n'aurait que 20 ans (si cela vous semble bizarre, allez voir le film qui vous fournira une explication logique). Aujourd'hui Madeleine Rousset vient de terminer de tourner Adrienne Lecouvreur dans « Échez au Roi ». Demain elle commencera « Les Malheurs de Sophie » sous la direction de Jacqueline Audry. Elle sera madame de Réan, la mère de Sophie. Madeleine Rousset est ravie, mais elle aimerait s'échapper des rôles de coquettes pour interpréter les petites paysannes, comme par exemple, Christina Soderbaum dans « La Ville dorée ». Souhaitons que l'avenir accomplisse ses desirs ; il n'aura sûrement pas à le regretter...

C. J.



Une belle attitude de Madeleine Rousset dans « M. de Falindor ».



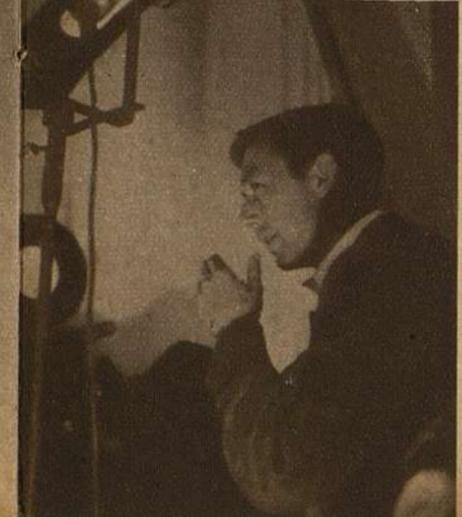
Dans le film : « Le Bal des Passants », elle se fait remarquer.

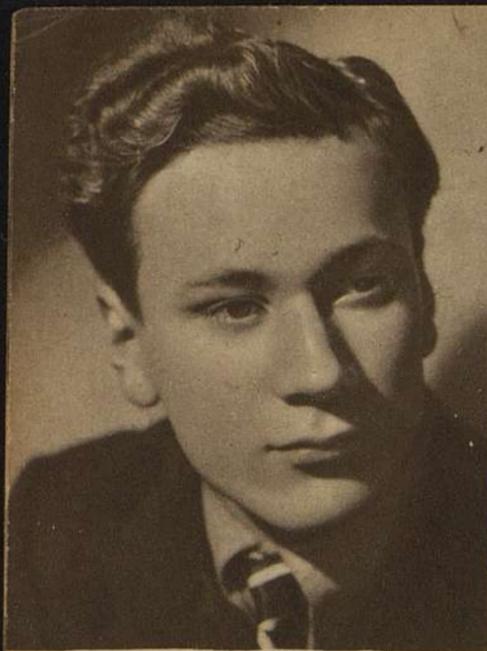


5 Photos Guy Reblilly.

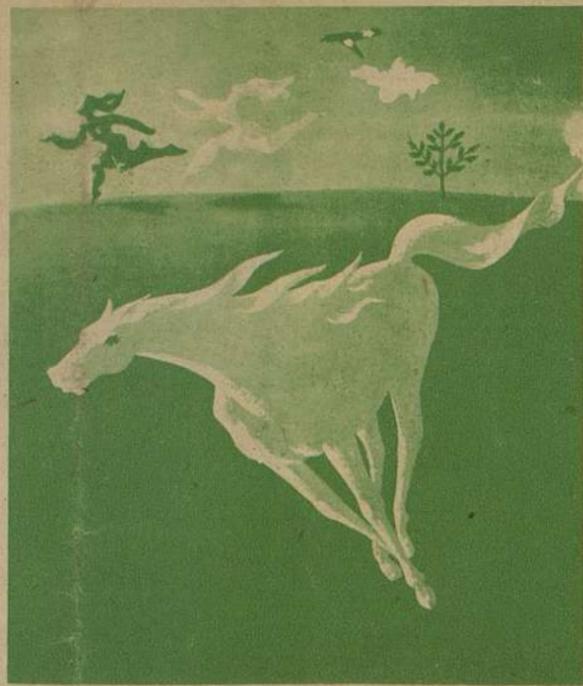


4. Dans « Florence est folle » André Luguet et Annie Ducaux nous mettent beaucoup de saine gaieté.





Roger GARNIER, après avoir prêté son concours à de nombreux galas au profit des prisonniers de guerre, débute prochainement à l'écran. En attendant, il va interpréter, toujours au profit des prisonniers, l'un des principaux rôles dans « Les jours heureux », dans la région parisienne. Photo Harcourt



PRINTEMPS. ENVOL DE TOUS LES ESPOIRS...
LOTÉRIE NATIONALE. LE PLUS VÉRITABLE ESPOIR

Vous connaissez-vous?

EXTRAIT DE L'ÉTUDE GRAPHOLOGIQUE DE LA CHARMANTE GINETTE BAUDIN PAR LE PROF. MEYER

Vous aimez l'argent pour le dépenser. Généreuse un peu sans réflexion. Volonté influençable. Romanesque. Vous êtes fine et spirituelle. Éviter l'entêtement. Grande sensibilité. Vous êtes une confidente sûre et discrète. Votre célébrité sera acquise sans l'aide de personne.

Ne restez pas dans l'ignorance de vos moyens d'action!

Écrivez au célèbre Professeur Meyer, Bureau 240, Dépt. A, Champs-Élysées, Paris (8^e). Envoyez-lui un spécimen d'écriture, votre date de naissance et 15 francs (timbres refusés). Joindre enveloppe timbrée avec nom et adresse.

Toutes les nuances de la séduction

LE ROUGE Axelle

LE ROUGE A LÈVRES NUANCÉ

Vos Artistes préférés!

GEORGIUS, Suz. DEHELLY, Daniel CLÉRICE, etc...

interprètent les

MÉMOIRES du "VERRE" Galant

à Radio-Toulouse et Radio-Lyon (le Mercredi à 20 h. 25) et sur Radio-Andorre (le Jeudi à 20 h. 40)

Présentation Louis MERLIN offerte par

CAMUS
"LA GRANDE MARQUE"
COGNAC

INSTITUT JEAN D'ATHÈNE

BEAUTÉ SANTÉ DES CHEVEUX

TRAITEMENT SCIENTIFIQUE ACTIVANT LA REPOUSSE, ARRÊTANT LA CHUTE ET LEUR RÉDONNANT SOUPLESSE ET ÉCLAT

112 bis, Bd Malesherbes. - CAR. 34-49
Place Malesherbes. M^e Villiers-Wagram.

CROISADE DE L'AIR PUR

au secours de l'enfance!

ACHETEZ DES BONS DE SOLIDARITÉ POUR LES COLONIES DE VACANCES

ÉCOLE ■ THÉÂTRE ■ CINÉMA

TONIA NAVAR

11, rue Beaujon - CAR. 57-86

Il est des vocations irrésistibles. C'est dans le domaine des arts qu'on les rencontre plus particulièrement. La vocation de Jeanne Demond est de celles-ci. Son père est un artiste peintre, sa mère créatrice elle-même. C'est d'elle qu'elle tient ses qualités. Dans une atmosphère familiale, Jeanne Demond ne pouvait que devenir artiste. Toute enfant, elle manifestait des dons étonnants pour la mode. Son plus grand plaisir, son occupation préférée était de créer robes et chapeaux pour ses poupées; elle drapait, chiffonnait, leur donnait des formes agréables avec une facilité qui déconcertait les siens. Tant de facilités devaient la conduire dans la voie de la haute mode. En plein exode, Jeanne Demond n'hésita pas à ouvrir sa maison de mode et depuis sa clientèle n'a fait que se développer, au point que Paris compte cette maison parmi ses premières dans un genre qui vaut partout sa grande réputation à notre belle capitale. Il est juste de dire que le nom de Jeanne Demond s'est imposé chez nos élégantes. Devant tant d'efforts, tant de goût, la chance a souri. Il ne pouvait en être autrement. Elle baptisa « Casa » son premier modèle, elle assure depuis que ce fut là son véritable fétiche. Jeanne Demond a un violon d'Ingres, et c'est tout simplement un violon, instrument dont elle joue parfaitement. Nous la voyons ici l'accordant près de son mari qui lui-même exerce le beau métier artistique de joaillier. La guerre terminée, le commerce reprenant sa place, les deux continents, nous n'en doutons pas, accueilleront notre charmante compatriote et ses inspirations sensationnelles.

Jeanne DEMOND

Modiste et Violoniste

1. Jeanne Demond semble ici défier bien des difficultés dans cette galerie.
2. Mme Jeanne Demond, accordant son violon, accompagnée de son mari.
3. Un coin du grand salon richement décoré au 3, square de l'Opéra.

Une pianiste pas comme les autres **LOLA del WARDE**

Il y a quelques mois, un de mes amis me téléphonait et me disait :
— Venez donc chez moi, demain, je serai ravi de vous présenter une pianiste « pas comme les autres »...
Evidemment, l'invitation s'inspirait des meilleurs traditions amicales. Cependant, cette pianiste dont on venait de me parler, sans me citer son nom, m'intriguait beaucoup : sans doute serait-elle vieille et porterait-elle des lunettes... Et quelle ne fut pas ma surprise le lendemain, quand cet ami me présenta Lola del Warde, la fameuse pianiste « pas comme les autres ». Sa jeunesse, son entrain, sa féminité un peu sauvage, eurent le don de me séduire instantanément. Jamais je n'avais rencontré une pianiste aussi jeune, aussi agréable à voir... et à entendre. Car depuis cette rencontre, j'ai entendu Lola del Warde, plusieurs fois, au cours d'un récital ou au cours d'un gala de bienfaisance et j'ai appris à la connaître davantage.
Il n'y a pas très longtemps encore, elle avait la joie d'être « J 3 ». Son père était musicien et, vers cinq ans, Lola commença ses études. Sept ans plus tard, elle obtint un premier prix de piano au Conservatoire de Tourcoing. Puis, vers 13 ans, elle entra au Conservatoire de Paris et obtint également un premier prix. Toujours animée par le désir de

jouer, elle appartient vers 15 ans à un orchestre féminin qui jouait dans une boîte de nuit : tout le répertoire classique et moderne y passait. C'était magnifique. Mais, avec l'âge, Lola comprit vite que l'on ne pouvait pas faire une carrière en appartenant à un ensemble féminin et elle décida, malgré sa jeunesse et son manque de relations, de travailler seule le piano et de se produire seule. Dernièrement, elle obtint en Belgique le succès que devait obligatoirement lui apporter ses efforts sans cesse renouvelés en jouant devant un public magnifiquement recueilli un des plus brillants Concertos de Beethoven. Plus récemment, ce fut un succès parisien à la Salle Gaveau où elle exécuta des œuvres de Gabriel Pierné, Liszt, Chopin, Debussy, etc. Et certains de nos lecteurs ont pu apprécier au cours du gala que nous avons organisé pour eux à la Salle Pleyel, le talent de Lola del Warde. D'autres ont pu l'entendre sur les antennes de la Radio-Nationale et de Radio-Paris. Sans doute, Lola del Warde va-t-elle me reprocher cet article. Je sais qu'elle me dira quand je la reverrai :
— Vous n'auriez pas dû écrire que j'étais une pianiste « pas comme les autres ».
La simplicité de cette jeune artiste en est pourtant la meilleure preuve. J. C.



Le Rideau se lève



Germaine ROGER, après une brillante série de tournées en France et en Belgique, fera sa rentrée prochainement à Paris, sur la scène de l'A.B.C. Photo Carlet Ainé



La belle TANIA FEDOR, vedette du Pigalle dans « Le Portier du Paradis », est coiffée par le maître ANTONIO, 3, av. Matignon. Bal. 57-90. Photo Harcourt

THÉÂTRE des MATHURINS
Marcel HERRAND et Jean MARCHAT
PROCHAINEMENT:
LE MALENTENDU
Pièce en 3 actes d'ALBERT CAMUS

THÉÂTRE PIGALLE
Tous les soirs, à 20 h. précises (sauf mardi et mercredi)
Matinée Dimanche à 18 h. précises
Michel SIMON
et une distribution éclatante dans le triomphal succès
"Le PORTIER du PARADIS"
Location ts les jours de 11 à 20 h.
Téléph. : TRI. 94-52



MARY-GRANT qui vient de reprendre avec le même succès, le rôle qu'elle a créé dans « Frénésie ». Photo Harcourt



Germaine LEDOYEN remporte un vif succès dans « Le Bout de la Route », dont le Théâtre des Noctambules vient de fêter la 1000^e représentation. Photo Harcourt

LA MODE AU THÉÂTRE

Derniers spectacles avant les vacances

Au Mayol, « Nus 44 », revue décollée, nous est présentée dans des réductions évocatrices de costumes charmants.

Au Jeune-Colombier (Humour), « Annette », de Charles Exbrayat, fait honneur à Raymond Raynal pour les décors et costumes colorés (1868).

Au Théâtre Charles de Rochefort, pour la belle « Antigone » (1580) de Robert Garnier, Mme Jeanne SAUNAL (30 bis, rue de Châteaudun) a exécuté, sur maquettes de Raymond Faure, des costumes d'une richesse d'étoffes et d'une ingéniosité de conception (comme ce tissu d'argent imitant le métal des armures) très remarquable. Félicitons Mme Saunal une fois de plus et souhaitons la voir bientôt sur son théâtre à elle.

Aux Variétés, dans « Mektoub », de Jean Toulout, la bonne artiste Suzy Prim est habillée avec beaucoup d'élégance et de distinction par Maggy ROUFF, le grand couturier en vogue des Champs-Élysées.

Ses chapeaux délicieux sont des créations charmantes de la célèbre modiste du 18, rue Royale, Rose VALOIS, dont la réputation n'est plus à faire.

Ses chaussures ravissantes et de goût très parisien sont, elles aussi, des créations uniques du maître-bottier LEANDRE (4, rue de Miromesnil), le bottier des vedettes.

L'excellent Jacques Erwin a fait choix du chemisier bien connu Marga DAVIS (25, Faubourg Saint-Honoré) pour ses chemises et cravates très mode 44 et dues à une femme...

Théâtres
Du 2 au 19 juin
RENTÉE à l'**A.B.C.**
DE
REDA-CAIRE
dans des chansons nouvelles
avec un
GRAND PROGRAMME A.B.C.
et **PARÉDÈS**

AMBASSADEURS - dir. Alice COCEA
La Femme du Boulanger
de JEAN GIONO
ALICE COCEA et PIERRE LARQUEY

TH. ÉDOUARD VII - L'Union des Jeunes Comédiens de France
Animateur : Marc ANTONY, présente pour 30 représentations
ANNIE DUCAUX, MICHÈLE ALFA, JEAN MARAIS, ALAIN CUNY, dans
ANDROMAQUE
Tous les jours à 20 h. (sauf mercredi et jeudi). Matinée dimanche à 15 h.
Location tous les jours de 11 h. à 18 h. 30.

LE Jardin de Montmartre
1, AV. JUNOT - Tél. : MON. 02-19
Ts l. j. de 17 à 19 h. (sf lundi et mardi)
Thés-Diners-Spectacles
Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h.
Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h.
CHAMPI
ET LES MEILLEURES VEDETTES
Retenez vos tables à Mon. 02-19

MONTE-CRISTO
8, Rue FROMENTIN - TRI. 42-31
Vendredi, Samedi et Dimanche
ROGER LUCCHESI
GINETTE WANDER
Jacqueline DELANNAY
PIERANE, Robert VALENTINO
et tout un programme avec
les 2 Orchestres
PESENTI et Georges COURTIN
Ouvert toute la nuit

CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Pour la 1^{re} fois en version intégrale
LA NUIT FANTASTIQUE
Le grand film de Marcel L'Herbier (Prix du Cinéma 1942)
avec FERNAND GRAVEY et MICHELINE PRESLE
Relâche le Mardi

GARE MONTPARNASSE
DANTON 41-02
MIRAMAR
FERMÉ LE MARDI
Matin. 14 h. 30 à 18 h. 45
Soirée : 20 heures 30
UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE
avec FERNANDEL

Cabarets
PARIS - PARIS
Le Restaurant-Cabaret chic de Paris
Jacques MOREL
Mary DEVAL
UN PROGRAMME BIEN PARISIEN
PAVILLON DE L'ÉLYSÉE - ANJOU 29-60

MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam

LA MODE AU THÉÂTRE
Le cadre très couleur locale — le bled — dans lequel évolue la pièce, nous offre des meubles orientaux, des tapis chatoyants, des cuivres et bibelots divers, qui viennent tous de la maison des ARTS ARABES (42, passage Jouffroy), spécialiste du genre exotique.

La mise en scène est particulièrement soignée. Il n'est pas jusqu'à la « sonorisation » des différents bruits de coulisse, si couleur locale eux aussi, qui ne soit l'objet des plus grands efforts, sonorisation réalisée par les Établissements SIOT ET FERON (17, rue Plisson, à Saint-Mandé), avec un degré de perfection absolue.

Au Pigalle, dans « Le Portier du Paradis », la jolie Tania Félor porte des bijoux de grand luxe, créations remarquables de Max BOINET (7, rue de Surène), dont les collections sont si appréciées des vedettes en vogue.

Toutes les chaussures de la pièce, si nombreuses et variées, ô combien, sont de la réputée maison GALVIN (42, rue Meslay), la plus célèbre de Paris pour les théâtres.

Le haut-parleur Philips, qui joue un grand rôle ici a été fourni par les Établissements fameux du 90, boulevard Saint-Marcel, j'ai nommé DU-CEURJOLY, au nom si poétique...

"GAIÉTÉ-LYRIQUE"
du mercr. 24 mai au lundi 5 juin
UNE FORMULE NOUVELLE
UN SPECTACLE COMPLET
Jo Bouillon
ET SON ORCHESTRE
LOCATION DE 11 A 18 H.

NOUVEAUTÉS
TOUS LES SOIRS 19 h. 30
(Sauf Mardi et Jeudi)
Dimanche Mat. 15 h. Soir. 19 h. 30
3 DOUZAINES DE ROSES ROUGES
avec
J. DELUBAC - RELLYS - H. GUISO

DAUNOU JEAN PAQUI
MONSIEUR



La délicieuse Yvette VOISARD, du théâtre des Capucines, est coiffée par Jean Claude, chez Suzanne MOCQUARD, 37, avenue de Villiers. Wag. 27-81. Photo Les Mirages.

Vélodrome de la Croix de Berny
DIMANCHE 4 JUIN, de 11 h. à 17 h.
6^e COURSE CYCLISTE A L'AMÉRICAINNE
HEURES PARIS
L'ambiance des 6 jours en 6 h.
Billets et location 68, r. de la Chaussée d'Antin
Organisée au profit du Centre d'Enfance des Prisonniers du F. Stalag 204



Coiffure créée par André LAMY, le coiffeur préféré des vedettes, 54, faubourg Montmartre. Tru. 02-71.



Une scène de « Coups de Tête » : Pierre MINGAND présente son équipe dans laquelle on reconnaît les boxeurs Assane Diouf et Maurice Salabert. Photo extraite du film.



Une belle expression de Catherine MORGATE dans « Echeq au Roy », S.U.F., distribuée par Si-production rijs. Photo extraite du film



René LACOSTE, fantaisiste vedette de la zone sud, revient à Paris. Il s'est fait entendre à Radio-Paris et, bientôt, nous le verrons au music-hall. Photo personnelle



MICHEL, le coiffeur en vogue du 15, rue Royale, dessine et exécute lui-même ses créations. Anj. 35-67 et 38-37. Photo Ivanoff

Le Directeur général: René LAFITE. — Le Directeur: Niquette. — Imprimeurs: S. G. P. 220017 - (1941) — Publ. autorisée n° 30

Vedettes



FERNAND GRAVEY

que l'on peut applaudir dans la version intégrale de "LA NUIT FANTASTIQUE" de Marcel L'Herbier qui passe pour la première fois en exclusivité au Cinéma des Champs-Élysées.

Photo U. T. C. R. A. C.

5^e ANNÉE — LE SAMEDI
27 MAI 1944 - N^{os} 179 et 180
55, AVENUE GEORGE V, PARIS-8^e